

" Le Judaïsme est une
grande personne morale "

Allocution sténographiée,
prononcée par Mr. Salomon Reinach
Membre de l'Institut

à la Réunion de propagande des

AMIS DU JUDAÏSME

le 30 Mai 1913

Mesdames, Messieurs,

Nous sommes tous très reconnaissants à M. Hadamard de la franchise avec laquelle il s'est expliqué.

En ce qui me concerne, je me demande s'il ne fait pas un peu trop d'honneur à l'antisémitisme. Car si l'antisémitisme venait à disparaître complètement de chez nous, comme il a disparu depuis longtemps d'Italie et presque complètement d'Angleterre, de Hollande, de Belgique, est-ce que cela supprimerait ce que l'on peut appeler cette "grande personne morale" qu'est le judaïsme à travers les âges ?

C'est de cela, en vérité, qu'il s'agit. Et je m'étonne quelquefois de voir les Juifs, qui se sentent Juifs consciemment ou subconsciemment, se donner tant de mal pour se rendre compte en quoi et pourquoi ils sont Juifs. Ils sont Juifs par la vertu du Judaïsme, qui est une sorte de patrie intellectuelle; et le sentiment qui nous rattache au Judaïsme est un sentiment qui, sans se confondre avec le patriotisme, doit en être rapproché pour être parfaitement compris.

Il y a des gens qui vous diront que la patrie, c'est la communauté du sang. Il y en a d'autres qui vous diront que c'est le sol des ancêtres. Ce n'est rien de tout cela. " La Patrie, disait Fustel de Coulanges, c'est ce qu'on aime"; la patrie est un phénomène moral. C'est un phénomène du coeur, un mouvement du coeur, qui nous attache à certains groupements par la vertu des souvenirs. C'est le souvenir, la partie intellectuelle qui commence, et c'est le coeur qui achève l'oeuvre qui nous rattache d'une manière étroite à un passé, à tout un ensemble de passés successifs, que notre mémoire, notre intelligence, quelquefois une tradition un peu vague que nous avons recueillie tout enfants dans notre famille nous a fait connaître et aimer.

A ce point de vue, rappelez-vous Gambetta, qui n'était pas Celte, mais qui était Ligure, qui était Génois, dont les parents n'avaient pas ce qu'on appelle vulgairement du sang français. Lorsque Gambetta, que personne ne soupçonnera d'avoir manqué de patriotisme, voulut définir la France en tant que patrie, il l'a appelée "la plus grande personne morale du monde".

Il faut se familiariser avec cette notion de personne morale. Il en existe beaucoup. Il y a une personne morale constituée par une nation comme la nation française qui, au cours d'un développement déjà bien des fois séculaire, a semblé obéir par un sûr instinct à tant d'idées généreuses et a joué dans l'histoire un rôle que, dès le treizième siècle, on caractérisait par ces mots: "Gesta Dei per Francos".

A côté de cette nation et de tant d'autres nations qui sont des personnes morales, il y a des collectivités religieuses ou intellectuelles qui en sont également. A ce point de vue, je crois qu'il n'y a dans le monde, aujourd'hui, qu'une seule grande personne morale collective dont on puisse dire que les origines se perdent dans le passé le plus lointain: c'est le Judaïsme. Savez-vous que c'est quelque chose d'avoir duré si longtemps, d'avoir duré plus de trente siècles ?

Et pensez ce qu'a été le Judaïsme au moyen âge, alors que depuis longtemps, cinq cents ans environ, il n'y avait presque plus de païens, sauf dans la partie septentrionale de l'Europe. Le schisme orthodoxe n'existait pas encore, ni la Réforme. Tout devait se plier devant l'autorité d'une religion sortie du Judaïsme, mais dont l'esprit était en somme nettement contraire à celui du Judaïsme. C'est ce petit groupe d'hommes, c'est ce groupe seul qui a refusé de plier la tête. Ce qui fait toujours mon étonnement, c'est qu'on ne l'y ait pas forcé. Mais on avait des raisons pour cela. Ces raisons ont été très bien dites par saint Thomas d'Aquin. Il n'avait pas de sympathie pour les Juifs - en général les saints n'ont pas eu de sympathie pour les Juifs - mais il considérait, et il n'avait pas tout à fait tort, que les Juifs étaient, dans une certaine mesure, les garants de la tradition chrétienne. Car, au moyen âge, on démontrait la vérité du Christianisme par le recours aux prophéties qu'on tenait de la Bible des Juifs. Et la Bible des Juifs, tant que les Juifs existaient en tant que Juifs, n'était pas un livre mort, mais un livre vivant. C'était donc, à cette époque, le Judaïsme même, malgré son obstination - la "perfidia judaica" - qui témoignait en faveur de l'Eglise. C'est grâce à cela que nous sommes ici. Car si l'Eglise avait vraiment voulu anéantir les Juifs, elle les aurait anéantis comme elle a anéanti les Albigeois, les Cathares, les Vaudois, et tant d'autres hérétiques qu'elle n'avait pas les mêmes motifs d'épargner.

J'avoue que plus j'étudie l'histoire, plus cela me semble un beau spectacle, cette petite minorité d'hommes simplement tolérés, persécutés un peu partout, pressurés comme des éponges



toutes les fois qu'on voulait leur tirer de l'argent, exposés à toutes les avanies et à toutes les injures, cette petite minorité qui reste ferme et ne capitule pas. On ne se convertissait pas à cette époque; c'était très rare, peut-être plus qu'aujourd'hui. Il a fallu la terreur de l'Inquisition en Espagne pour que les Juifs devinssent des "marranes", c'est-à-dire des convertis en apparence. Mais au lieu de ce phénomène fréquent sous nos yeux, que les enfants des convertis deviennent des antisémites, c'est le contraire qui s'est produit alors. La preuve, c'est qu'en 1716 on trouve encore des Synagogues clandestines à Madrid. Bien entendu, ceux qui les fréquentaient ont été brûlés. Mais cela prouve qu'après plus de deux siècles, malgré toute la puissance du pouvoir civil secondant l'autorité religieuse, il y avait, parmi les arrière-petits-fils des convertis de force, des fidèles au Judaïsme.

Cette persévérance, ce mépris des persécutions se rattachent directement à ce fait qu'Israël, même aux heures les plus douloureuses de son histoire, a toujours été animé de l'esprit optimiste qui caractérise le messianisme. Le Juif n'a pas attendu le bonheur et la réparation d'une vie future. Le Judaïsme n'a pas nié cette vie future, qui a même formé un de ses dogmes depuis Maïmonide. Mais elle paraît ne l'avoir préoccupé qu'assez peu. C'est d'un avenir meilleur que le Juif attendait la réparation des injustices, non pour soi, mais pour ses descendants. C'est cela, en vérité, qui caractérise l'esprit messianique: la vision tenace d'une ère de paix et de concorde entre les hommes. Chaque fois qu'aujourd'hui on lit ou on signe un manifeste positiviste, chaque fois qu'on s'abandonne à l'espérance de voir le monde devenir un jour une grande famille ou une grande nation, chaque fois que l'on embrasse une de ces idées qui sont chères à beaucoup d'entre nous, on fait oeuvre de philosophie juive. C'est là un mérite que personne ne pourra jamais contester au Judaïsme. La grande école de philosophie juive, l'école prophétique a vu de loin certaines choses qui ne sont pas encore réalisées aujourd'hui. Il est évident que si demain vous êtes malades, vous n'irez pas chercher un traité de médecine d'il y a vingt ans, et que, si vous avez besoin de vous mettre au courant d'une question de chimie, ce n'est pas dans l'Encyclopédie de Diderot que vous irez vous informer. Mais il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de questions morales. Le progrès dans la morale est beaucoup plus lent, plus difficile; il y a certaines formules, ou plutôt certaines espérances qui ont été lancées dans le monde il y a près de trois mille ans et qui, aujourd'hui encore, ne sont pas accomplies, bien que ces espérances elles-mêmes et les formules où elles ont été exprimées soient des forces agissantes qui cherchent à se réaliser.

Et c'est pourquoi, bien que j'aie souvent passé pour un antisémite, parce que je refuse de tout admirer dans la tradition biblique, c'est pourquoi, malgré ce qu'il y a de très juste dans ce qu'a dit M. Hadamard, je crois que ce n'est pas seulement un devoir intellectuel pour les Juifs d'admirer les

idées dominantes de leur ancienne littérature: C'est un devoir d'équité. Car cela est, en effet, admirable; et si ce n'était admirable, cela n'aurait pas survécu et inspiré tant d'écrivains jusqu'à nos jours, surtout depuis la Réforme protestante, où passa le grand souffle des livres juifs.

C'est l'Ancien Testament, beaucoup plus que le Nouveau, qui a été à l'origine de toute l'évolution de la pensée philosophique. Sans l'Ancien Testament, il n'y aurait pas eu de Spinoza, et, sans Spinoza, il n'y aurait pas eu de philosophie moderne. Il ne s'agit donc pas d'adorer la lettre, mais de saluer la grandeur et la majesté de l'esprit. De même que nous considérons que la Grèce est au-dessus de tous les pays du monde, parce qu'elle nous a donné un idéal de beauté et que, quoi qu'il advienne de l'évolution future de notre goût, une beauté créée par la Grèce demeura beauté éternelle, de même, dans un autre ordre d'idées, l'idéal de justice et de paix parmi les hommes a été créé en Israël. Et ce serait vraiment injuste si nous autres Israélites n'étions pas les premiers à rendre hommage à ces génies oubliés qui ont lancé dans le monde des idées aussi fécondes et aussi grandes.

Un mot encore et j'ai terminé.

M. Hadamard a dit quelque chose de parfaitement juste. Nous avons tous, tant que nous sommes, le devoir de vulgariser les connaissances essentielles relatives au Judaïsme. Je ne sais pas au juste ce qu'on apprend dans les écoles consistoriales, mais je sais que dans les autres écoles françaises, on n'apprend rien. Figurez-vous que les enfants, aujourd'hui, ne savent plus ce que c'est que Noé ou Abraham; sous prétexte de neutralité scolaire, on ne leur apprend plus l'histoire sainte. Alors ils se trouvent, devant un recueil de gravures ou dans un musée, impuissants à déchiffrer des légendes qui ont fait la joie des hommes pendant des générations et contribué à leur instruction morale. Il ne s'agit pas seulement de faire aux enfants un cours d'histoire sainte; mais il y a certaines découvertes élémentaires, absolument sûres, faites au cours du siècle dernier par les exégètes qui ont lentement et patiemment examiné les textes. Ce sont ces découvertes qui doivent être mises à la portée de tous. Je constate tous les jours avec confusion que, malgré tous les efforts faits pour vulgariser ces connaissances par le livre, - et j'en sais quelque chose - l'ignorance continue, aussi épaisse que par le passé. C'est qu'en effet il y a certaines choses un peu ardues, un peu difficiles par elles-mêmes, qui ne doivent pas être enseignées par le livre, mais par la parole. Vous comprenez que, si la parole était devenue inutile depuis Gutenberg, on aurait pu supprimer les cours de M. Hadamard; il ne serait pas professeur au Collège de France; on aurait dit aux professeurs: " Taisez-vous, on achètera des livres ! "

Mais beaucoup achètent des livres et ne les coupent pas.

